

Michel Arlhac  
**Meurtre à la Fac**



Les enquêtes de  
**Manon Minuit 3**

*Editions La Gauloise*

Michel ARLHAC

# **MEURTRE A LA FAC**

*Une enquête de Manon Minuit*

Éditions La Gauloise  
Édition originale

# 1

Assise devant son ordinateur, Manon Minuit participait à une visite virtuelle de la Chapelle Sixtine. Elle avait eu l'occasion, quelque temps auparavant, de parcourir les musées du Vatican, s'était longtemps arrêtée dans la chapelle et avait gardé un souvenir assez précis de la décoration des murs et du plafond.

Au moment où elle admirait les Saints et les Prophètes peints par Michel Ange, en regrettant toutefois que le Braghettone, Daniele da Volterra, ait soigneusement dissimulé leurs attributs virils, la sonnerie de la porte d'entrée retentit.

La jeune détective n'attendait aucune visite. Habituellement ses clients commençaient par lui téléphoner. Elle hésita un instant, lâcha la souris, et jeta un coup d'œil sur l'image que lui renvoyait la caméra installée au-dessus de l'entrée.

Finalement elle décida d'accueillir ce visiteur inattendu et appuya sur le bouton qui déclenchait l'ouverture de la porte.

Elle se leva, alla jusqu'au seuil de son bureau, et fit entrer un garçon d'une vingtaine d'années. Il venait de monter quatre à quatre les marches de l'escalier et soufflait un peu.

Manon le trouva plutôt sympathique. Un grand brun, assez mince, les cheveux en bataille. Il paraissait intimidé et

c'est d'une voix mal assurée qu'il demanda s'il avait bien Mme Manon Minuit en face de lui.

Il est vrai qu'il ne s'attendait pas à rencontrer une fille aussi jeune et aussi jolie. Elle était presque aussi grande que lui. Ses cheveux bruns récemment shampooinés brillaient au soleil. L'étonnement se lisait dans ses yeux d'un bleu gris. Elle souriait.

Après l'avoir rassuré sur son identité Manon lui demanda les raisons de sa visite :

-Habituellement on me téléphone pour prendre rendez-vous, et je n'ouvre pas ma porte à des inconnus. Mais sans doute allez-vous me dire pourquoi vous êtes là.

Le garçon hésita puis déclara, tout d'un trait :

-Mon amie a disparu. Nous sommes tous les deux étudiants à la Fac de Lettres, en Histoire de l'Art. Je prépare un mémoire sur Francis Bacon, elle est en licence. Nous louons un petit studio meublé dans une maison ancienne, en centre-ville. Nos parents nous aident à payer le loyer.

Manon l'interrompit :

-Vous disiez que votre amie a disparu ?

Le garçon devint tout rouge et parut faire un effort pour retenir ses larmes :

-Depuis huit jours, aucune nouvelle. Nous devons nous retrouver au studio, le soir, pour dîner. J'avais préparé le repas et mis la table. Je l'attendais tranquillement. Comme elle n'arrivait pas, j'ai essayé de l'appeler sur son portable. Je suis tombé sur sa messagerie. J'ai attendu, attendu. J'ai appelé ses parents qui vivent à Paris. Ils étaient aussi surpris que moi, et aussi inquiets. J'ai appelé la police, les hôpitaux, aucun résultat. Et depuis, aucune nouvelle.

-Vous avez prévenu la police ?

-Bien sûr. J'ai été très mal reçu. Comme je ne me contentais pas d'une inscription sur la main courante, j'ai insisté pour rencontrer un responsable plus haut gradé. J'ai été reçu pendant cinq minutes par le commissaire, un gros homme, qui m'a expliqué qu'il n'allait pas déclencher une enquête chaque fois qu'une étudiante faisait une fugue. « Elle n'est pas la seule à se payer une petite escapade avec un nouvel amoureux. J'en ai deux ou trois autres dans le même cas. Attendez tranquillement. Elle finira par revenir. Nous avons à traiter des affaires autrement plus importantes. » Comme je protestais en disant que j'étais sûr de sa fidélité, qu'elle n'avait aucune raison de disparaître, il s'est mis à rire. « Dans ces cas-là, on est toujours le dernier prévenu. Un conseil, trouvez-en une autre. Une perdue, dix trouvées ». J'ai insisté pour qu'on entame des recherches, il m'a mis à la porte en ricanant qu'il avait d'autres chats à fouetter.

-Je ne suis pas très surprise. Vous vous en êtes tenu là ?

-Pas du tout. Le père de mon amie est venu de Paris d'un coup d'avion. Lui aussi est très inquiet. Comme il a quelques amis haut placés, il a réussi à obtenir un nouvel entretien avec le commissaire. Il a reçu beaucoup de promesses. Mais j'ai l'impression que rien n'est fait pour la retrouver. Aucune de ses amies n'a été interrogée. Son père est reparti à Paris, appelé impérativement par ses affaires. Mais il va revenir. C'est lui qui a décidé de faire appel à un détective privé. Après s'être renseigné, il m'a demandé de m'adresser à vous. Il a beaucoup insisté. Il m'a également confié un chèque destiné à couvrir vos premiers frais, si vous acceptez de vous

charger de cette recherche. Il prendra directement contact avec vous à son prochain passage.

Manon était intriguée par cette affaire. Le garçon lui paraissait sincère, et vraiment angoissé. L'intervention du père de la jeune fille montrait qu'il n'était pas seul à s'inquiéter. Pendant qu'elle réfléchissait l'étudiant l'observait plus attentivement. Il s'était préparé à cette rencontre. Pourtant, pendant les premières minutes de leur entretien, il avait été si troublé qu'il voyait la jeune femme à travers une sorte de brouillard. Maintenant il ne pouvait détacher ses yeux de son visage, de ses yeux gris, de sa bouche un peu grande, de ses lèvres bien pleines.

-Je crois que je vais essayer de résoudre votre problème. Il faudra que le père de votre amie prenne directement contact avec moi pour que nous nous mettions d'accord sur un contrat définissant ma mission. Le mieux serait qu'il vienne me voir. Mais dès maintenant je vais commencer mes recherches. Je veux bien que vous me remettiez le chèque qui me permettra d'engager quelques frais. Est-il possible d'assister aux cours sans être inscrit à la Fac ?

-Personne ne vous réclamera votre carte d'étudiant. Tout le monde peut venir aux cours. Il y a pas mal d'auditeurs libres, parfois assez âgés, qui suivent régulièrement quelques cours. Ils préfèrent se mêler aux étudiants plutôt que s'abonner à l'Université du troisième âge où se bousculent les retraités.

Il ajouta en rougissant :

-Mais vous n'aurez aucun mal à passer pour une étudiante. Vous paraissez plus jeune que beaucoup d'entre elles.

Manon fut sensible au compliment. Elle demanda au garçon quand avaient lieu les cours de licence. Le premier serait donné le lendemain matin à dix heures. Il porterait sur les frontons et les métopes dans les temples grecs archaïques.

Manon prit sa tablette et enregistra quelques éléments indispensables, le nom de la jeune fille, Odile Canon, celui de son père, Robert Canon, ainsi que son adresse internet. L'adresse du domicile des parents figurait sur le chèque que le garçon venait de lui remettre. Elle nota aussi le nom de l'étudiant, Jean Dupuis, le numéro de son portable et l'adresse du studio où il logeait avec son amie.

Jean avait apporté une photo d'Odile. Il en avait d'autres sur son téléphone. Manon les chargea toutes sur son ordinateur. Le garçon parut un peu confus. Il ne s'attendait pas à cette demande et aurait aimé avoir eu le temps de supprimer certaines images beaucoup trop intimes. Mais il était trop tard.

Il semblait peu décidé à s'en aller. Il s'était approché de Manon pour lui confier son smart phone au moment où elle allait transférer les images. Il avait senti son parfum et reconnu Vétiver de Guerlain. Une de ses tantes était propriétaire d'une grande parfumerie à Paris, et lui avait appris à apprécier les parfums et à distinguer note de tête, note de cœur et note de fond. Ici il n'y avait aucun doute, coriandre et citron d'abord, sauge et santal ensuite, mousse de chêne et cuir, enfin.

En même temps il ne put s'empêcher de plonger son regard dans le décolleté de Manon. Ne prévoyant pas de sortir du bureau elle portait un débardeur un peu trop grand pour elle. Tandis qu'elle se penchait pour raccorder le portable à une prise USB de son ordinateur, l'encolure bâilla largement.

Profondément troublé, le garçon, la gorge nouée par l'émotion, fit un pas en arrière. Il était furieux contre lui-même. Il ne devait, à aucun prix, se laisser distraire de la mission dont l'avait chargé le père de son amie.

Manon, en apparence du moins, ne remarqua pas l'émotion de son nouveau client. Elle rajusta son débardeur, serra la main de l'étudiant, lui promit qu'elle l'appellerait dès que possible pour le tenir au courant de ses recherches et le conduisit vers la sortie.

\*\*\*

Une fois seule Manon réfléchit un moment. Elle décida de consulter un inspecteur qu'elle connaissait depuis ses années d'étudiante. Ils avaient souvent collaboré dans le passé. Il était toujours heureux de lui rendre service. Il savait qu'elle saurait lui manifester sa reconnaissance de façon très convaincante. Pour plus de sûreté, elle ne voulut pas utiliser son propre appareil. Elle sortit de l'immeuble et laissa, depuis une cabine publique, un message codé sur le téléphone personnel du policier.

À l'heure proposée par Manon, le capitaine de police Loiseau, Léon pour les intimes, la rappelait dans la même cabine. Lui-même n'utilisait pas son propre téléphone. Il n'était pas sûr de ne pas être écouté et préférait multiplier les précautions.



Il parut ravi d'entendre la voix de Manon et échangea d'abord avec elle quelques amabilités un peu ambiguës. Après quoi il répondit à ses questions. On avait bien enregistré la disparition de la jeune fille mais le commissaire principal avait d'autres soucis. On leur demandait des résultats, des arrestations, des opérations spectaculaires. La recherche de terroristes réels ou supposés, la traque des petits dealers, le contrôle des sans-papiers occupaient tous leurs instants. Ils étaient obligés de négliger tout le reste.

Une enquête sur une disparition demandait beaucoup de temps. Il fallait interroger les amis, les camarades de travail, les voisins, obtenir des relevés bancaires, visionner des dizaines d'heures d'enregistrement des caméras de surveillance. Tout cela en pure perte, neuf fois sur dix. Ou bien la personne disparue reparaisait subitement et refusait tranquillement d'expliquer les raisons de son absence, ou bien elle avait réussi à refaire sa vie sous d'autres cieux et ne donnait jamais plus de ses nouvelles.

Dans tous les cas pas d'arrestation spectaculaire, pas d'article dans les journaux, pas de reportage au journal télévisé. Aucun intérêt, par conséquent.

Visiblement le policier n'était pas satisfait de ses conditions de travail. Manon interrompit ces récriminations pour lui demander si d'autres disparitions avaient été récemment signalées.

Léon Loiseau lui répondit qu'effectivement plusieurs étudiantes semblaient avoir quitté leur domicile sans raison apparente et sans laisser d'adresse. Leurs amis ou leurs parents s'étaient inquiétés.

Mais la réponse du commissaire était toujours la même.

-Ces jeunes filles sont capables de faire le tour du monde pour suivre un garçon qui leur plaît. Elles reviendront quand il les aura plaquées. C'est le résultat de l'éducation qu'elles ont reçue et des idées de mai 68.

Manon lui demanda en riant :

-Tu es d'accord avec cette analyse ?

-Bien sûr que non. À chaque occasion je prends le risque de protester et de réclamer des enquêtes sur ces disparitions. Mais personne ne m'écoute. Le commissaire ne peut pas me supporter. Un de ces quatre matins il va s'arranger pour me faire muter dans un commissariat de banlieue où je passerai mon temps à visiter les caves et les cages d'escalier.

-En attendant, si tu veux soulager un peu ta conscience, envoie-moi tout ce que tu pourras sur ces disparitions. Les noms, les circonstances, les dates précises. Surtout celles qui concernent les étudiantes.

-J'essayerai. Je vais mettre tout ce que je pourrai sur une clef USB ou un petit disque dur. Je te l'apporterai moi-même un soir tard, en sortant du travail.

-Tu as raison. Ce sera plus prudent. Il faut que tu me préviennes. Laisse-moi un petit message publicitaire, comme d'habitude. J'ai bien aimé le dernier : « Ne ratez pas nos poulets tout chauds, ouverture demain soir jusqu'à vingt heures ». Je compte sur toi. Nous serons sur place pour choisir ta récompense. Je t'embrasse.

\*\*\*

## 2

Le lendemain matin, Manon se prépara à aller suivre un cours à la Fac. Cette perspective la réjouissait. Elle avait quitté la Fac de Droit peu de temps auparavant et pris la succession de son père juste après avoir soutenu sa thèse. Elle se sentait rajeunie. Elle connaissait déjà la Fac de Lettres. Elle y avait suivi des cours de langue, mais elle avait surtout fréquenté son gymnase pour des cours de judo, de karaté, et d'aïkido, une formation indispensable dans sa future profession. Elle se demanda quelle tenue adopter pour passer inaperçue. Elle opta pour de vieux jeans et un tee-shirt qui avait connu des jours meilleurs. À peine maquillée elle enfourcha sa moto, une petite facile à garer, et partit suivre son cours.

Manon eut quelque difficulté pour trouver la bonne salle. Quand elle entra dans l'amphi le cours venait de commencer. Elle se hâta de grimper l'escalier latéral en faisant le moins de bruit possible. Elle trouva une place libre et s'aperçut qu'elle n'était pas la dernière. Des garçons et des filles continuaient à entrer, en prenant beaucoup moins de précautions qu'elle pour ne pas déranger. Ils continuaient tranquillement leurs conversations, saluaient bruyamment leurs voisins, embrassaient leurs voisines. Manon était un peu surprise. L'ambiance, à la Fac de Droit, était bien différente.

Imperturbable le prof avait commencé son cours, mais ses paroles se perdaient dans le brouhaha général. Manon comprenait pourquoi les premiers rangs avaient été pris d'assaut. Brusquement un écran descendit du plafond, la salle s'obscurcit, et la projection commença. La plupart des conversations se turent. C'est à peine si, de temps en temps, un portable laissait échapper une mélodie synthétique ou un air d'opéra.

Le prof commentait les images, des fragments des frontons en terre cuite des temples archaïques de Sicile. Gorgone ailée polychrome, sphinx, acrotères, le tout remontant au premier quart du VI<sup>ème</sup> siècle avant notre ère. Manon écoutait, fascinée par ce qu'elle voyait, et par les commentaires de l'enseignant. C'était un type d'une quarantaine d'années, assez grand, un peu dégarni, mais encore très présentable. Il avait une voix grave, bien timbrée. Manon était assise trop loin pour avoir une idée précise de son physique. Elle nota simplement ses jeans qui tirebouchonnaient un peu et sa chemise de cow-boy à carreaux. Les profs de Droit, pour la plupart, étaient en costume et ne se séparaient jamais de leur cravate.

Une de ses amies, une fille très délurée qui ne négligeait aucun moyen d'assurer son succès aux examens, prétendait que certains la conservaient même au lit.

De toute façon c'est le cours qui intéressait Manon. Elle en oubliait même la raison de sa présence, repérer des amis et connaissances de la disparue. Il est vrai que la salle était plongée dans l'obscurité, ce qui ne facilitait pas l'identification de ses voisins.

Au bout d'un moment la lumière revint. Le prof conclut son exposé dans l'indifférence générale. Tous les étudiants se bousculaient vers la sortie. Le Restau U venait d'ouvrir. Les derniers feraient la queue.

Manon n'avait pas de ticket de repas. Elle remarqua deux jolies filles qui ne semblaient pas pressées et se laissaient dépasser, une grande noire et une blonde, une Africaine et une Russe pensa-t-elle. Il lui semblait les connaître, du moins les avoir déjà vues, mais elle était incapable de se rappeler dans quelles circonstances.

Elle s'approcha et leur demanda, en s'excusant, si elles ne pourraient pas lui vendre un ticket pour un repas. Les deux filles s'arrêtèrent, la regardèrent de haut en bas et finirent par sourire en même temps.

-Bien sûr, on va te trouver ça. Tu as de quoi payer ? Sinon c'est un cadeau. C'est la première fois que tu viens ? Le cours t'a plu ?

Manon répondit qu'elle avait de quoi payer son repas, qu'elle reprenait ses études et n'avait encore suivi qu'un seul cours, que le prof l'avait vraiment intéressée.

-C'est vrai que Dubois n'est pas mal. Il se prend un peu trop au sérieux, passe son temps à draguer ses étudiantes, et s'habille n'importe comment. Mais il connaît son sujet à fond et choisit bien les documents qu'il projette. Dommage que son public ne soit pas plus attentif. On se demande pourquoi certains étudiants assistent au cours si c'est pour bavarder avec leurs voisins, envoyer des messages sur leur téléphone ou lire ceux qu'ils ont reçus.

Les trois filles, en continuant à bavarder, se dirigèrent vers le restaurant universitaire situé tout près. Elles purent assez rapidement donner leurs tickets, prendre leurs plateaux et les remplir de préparations culinaires diverses et non identifiées. Elles avalèrent leur repas sans essayer de deviner ce qu'elles mangeaient, occupées qu'elles étaient à faire connaissance.

Marina parla la première. Elle trouvait Manon fort sympathique. Sans se faire prier elle lui raconta sa vie en quelques mots.

-Je suis née près de Tchernobyl, en Ukraine, quelques années après la catastrophe. Mon père travaillait à la Centrale. Il connaissait le danger des radiations. Aussi mes parents m'ont-ils envoyée toute petite chez ma grand-mère qui habitait près de Kiev. C'est elle qui m'a élevée. Mes parents avaient été irradiés. Très vite ils sont morts tous les deux et je les ai à peine connus. Ma grand-mère m'a inscrite au lycée français de Kiev et j'ai été reçue au bac juste avant qu'elle ne disparaisse à son tour. J'étais sans ressources. Le père d'une camarade de classe, un homme d'affaires russe installé en Ukraine, m'a repérée. J'avais à peine dix-sept ans. Il avait trois fois mon âge. Il m'a proposé de m'emmener en France en me promettant qu'il m'épouserait dès que son divorce serait prononcé. Au bout de quelques mois il est brusquement reparti en Russie. Il m'a laissée sans un sou, sans même avoir payé la note de l'hôtel où nous logions depuis notre arrivée. J'ai essayé de me renseigner. Il paraît qu'il a été accusé de fraude fiscale et expédié quelque part en Sibérie. Je ne sais pas ce que je serais devenue si je n'avais

pas rencontré Méliou. Maintenant nous partageons tout, absolument tout. Nous avons parfois des moments un peu difficiles, mais nous sommes heureuses de vivre ensemble. N'est-ce pas, Méliou ? À toi.

Méliou raconta en riant qu'elle était née en Côte d'Ivoire, que son père, un commerçant fortuné, l'avait envoyée au lycée français d'Abidjan où elle avait fait de bonnes études jusqu'au bac. Mais ses parents s'étaient séparés. Son père ne s'était plus occupé d'elle. Elle avait réussi à obtenir un visa d'étudiante et un de ses oncles avait bien voulu lui payer un billet d'avion Abidjan-Nice. En l'accompagnant à l'aéroport il l'avait avertie qu'une fois en France il faudrait qu'elle se débrouille toute seule, que l'Afrique ne pourrait plus rien pour elle.

Elle avait survécu en faisant des petits boulots, toutes sortes de petits boulots, dit-elle en riant de plus belle. La rencontre avec Marina leur avait permis d'unir leurs forces et de découvrir de nouveaux moyens de gagner leur vie, beaucoup mieux que par le passé.

Effectivement, Manon avait constaté qu'elles étaient habillées très simplement, mais avec beaucoup de goût, des vêtements bien choisis, sans doute assez coûteux.

Manon, à son tour, fut bien obligée de leur dire ce qu'était sa vie.

-J'ai fait des études de droit, puis j'ai rejoint le cabinet de mon père avec qui je travaille maintenant. Nous nous occupons de conseil, de recherches diverses. Comme j'ai pas

mal de temps libre, j'ai décidé de suivre quelques cours d'histoire de l'art.

Elle se garda bien de prononcer le mot de détective qui aurait pu effaroucher ses nouvelles amies. Il fallait pourtant trouver un moyen d'aborder le sujet des disparitions. Elle ajouta :

-En même temps, je joins l'utile à l'agréable. Un ami de mon père, Pierre Canon, est depuis quelque temps sans nouvelle de sa fille qui étudie ici l'histoire de l'Art, en licence, je crois. J'ai pensé que je pourrais m'informer auprès de ses camarades de cours.

Ce demi-mensonge mettait Manon mal à l'aise. Elle avait l'impression de trahir la confiance de ses nouvelles amies. Elle se promit de les informer exactement de la situation, dès qu'elle le pourrait. D'ailleurs elle se demanda si les deux filles étaient dupes. Elles se regardaient en riant. Finalement Marina prit la parole :

-Nous sommes prêtes à t'aider dans ton enquête, je veux dire dans tes recherches. Nous connaissons un peu Odile Canon. Comme son nom l'indique c'est une très jolie fille. Elle vit avec un garçon, Jean, qui prépare une maîtrise. Je ne connais pas son nom de famille. Toi non plus ?

Comme Méliou, le blanc des yeux levé vers le ciel, donnait témoignage de son ignorance, Marina poursuivit :

-Ils vivaient ensemble, mais je ne sais pas s'ils s'entendaient bien. Jean est du genre très sérieux, bûcheur, toujours fourré à la bibliothèque. Odile était beaucoup plus



fantaisiste. Elle séchait souvent les cours, et c'était un pilier de la cafétéria des étudiants.

Comme Manon avait l'air surprise, elle expliqua :

-Il y a quelques années, un candidat à la présidence de l'université a promis aux représentants des étudiants qu'il leur permettrait d'installer leur propre cafétéria, à l'intérieur de la Fac, s'ils votaient pour lui. Il a été élu et a tenu sa promesse. Une salle de cours a été transformée en bar pour servir aux étudiants des boissons non alcoolisées, du café et du thé. En réalité on y vend surtout de la bière, du rouge, du blanc et du rosé, et, si l'on insiste, du pastis, du rhum, du whisky, de la tequila, je ne connais pas la liste par cœur. On y boit beaucoup, mais surtout on y fume énormément. Très peu de tabac, mais beaucoup d'herbe, de résine, de shit. Comme on sait que les flics n'ont pas le droit d'entrer dans la Fac sans l'accord du Doyen, c'est un endroit bien tranquille.

Manon était très étonnée. Elle n'avait jamais entendu parler d'un endroit pareil à la Fac de Droit.

-Tu veux dire qu'Odile va souvent dans cette cafeteria ?

-Elle y est tout le temps fourrée, répondit Marina. Et je l'ai aperçue, une fois ou deux, en train de boire et de fumer en compagnie d'Ali, un Marocain inscrit en Socio. Ils avaient l'air de très bien s'entendre. Jean, s'il les avait vus, n'aurait pas apprécié.

-Qui est cet Ali ?

-Je crois qu'il est toujours en première année de socio. Il faut dire qu'il passe beaucoup de temps dans son pays, sans doute pour réunir la marchandise qu'il ramène ensuite en France.

-C'est un dealer ?

-Plutôt un grossiste. Il évite de se mouiller. Mais il a plusieurs revendeurs à son service. Si tu vas à la cafétéria, tu rencontreras sans doute un de ses amis, Jaja. Lui est étudiant en géographie. Il doit se documenter sur les lieux de production et sur les flux commerciaux. Il deale pour le compte d'Ali.

Méliou semblait s'impatienter. Elle les interrompit :

-L'heure tourne. Nous ne voulons pas rater le cours sur Jackson Pollock et l'expressionnisme abstrait. C'est le moment d'y aller. Tu viens avec nous ?

Manon hésita un instant. Elle n'avait jamais vraiment apprécié le peintre américain. Ses tableaux les plus célèbres, Bleu ou La Flamme, lui paraissaient incompréhensibles. À ses yeux, la technique du dripping faisait beaucoup trop de place au hasard. Suffisait-il de laisser la peinture dégouliner sur une toile posée à même le sol pour produire un chef d'œuvre ? Peut-être le cours lui apporterait-il des raisons d'apprécier ce peintre. Mais il serait plus utile d'aller faire un tour à la cafétéria des étudiants. Elle remercia donc ses nouvelles amies, leur promit de se retrouver le lendemain au Restau U, si possible à la même table. Avant de les quitter elle les embrassa, non sans un certain plaisir.

# 3

Il était facile de trouver la cafétéria. Il suffisait de suivre l'odeur du hasch qui devenait de plus en plus forte, à mesure que l'on approchait.

La salle de cours où avait été installée la cafétéria était méconnaissable. Les murs étaient couverts, de haut en bas, de tags grossièrement exécutés, des couleurs violentes, des noirs charbonneux, des blancs poussiéreux. Dans un coin était poussé un bar bancal, sans doute récupéré dans une décharge en même temps que les tables et les fauteuils de jardin en plastique.

Quelques étudiants étaient attablés devant des verres vides. Ils ne semblaient pas accorder beaucoup de soin à leur toilette. Leurs jeans et leurs tee-shirts étaient troués, ou franchement déchirés. Ils laissaient apparaître des coins de peau ou des fragments de sous-vêtements douteux. Presque tous fumaient. Dans un esprit de fraternité ils se passaient des joints mal roulés. Derrière le bar deux filles aux longs cheveux sales assuraient le service. Manon s'approcha et demanda un café.

Sa tasse à la main elle se dirigea vers un coin de la salle. La table et le siège n'étaient pas d'une propreté chirurgicale : des miettes de pain, des débris de tabac, des traces de liquides

multicolores mettaient un peu de gaieté sur la couleur verdâtre du plastique. Un journal était resté roulé en boule sur le siège d'un fauteuil. Manon s'en servit pour faire un peu de ménage avant de s'asseoir.

Cette conduite étrange attira l'attention de quelques-uns des fumeurs, ceux du moins que la drogue n'avait pas encore plongés dans un état de béatitude ou d'hilarité qui les emmenait très loin des contingences terrestres. Poussé par la curiosité, ou trouvant Manon à son goût, un grand garçon au teint mat et aux cheveux noirs très frisés s'approcha et lui demanda s'il pouvait s'asseoir à sa table. Désignant d'un geste un fauteuil vide en face d'elle Manon donna son accord.

Après un moment de silence, le garçon, peut-être un peu intimidé, s'adressa à la jeune fille :

-C'est la première fois que tu viens ? Je ne crois pas t'avoir déjà vue ici.

-Tu n'as pas tort. J'étais à la Fac de Droit. Mais c'est fini. Je cherche une ancienne copine du lycée, Odile Canon. Depuis longtemps je n'ai pas eu de ses nouvelles. On m'a dit qu'elle venait souvent à la cafète.

-Odile, je la connais bien. C'est une bonne cliente. Mais ça fait bien quelque temps qu'elle ne s'est pas pointée ici.

Manon fit semblant de ne pas comprendre.

-Une bonne cliente ? Tu es dans le commerce ? Qu'est-ce que tu vends ?

Le garçon se mit à rire, un rire plutôt sympathique, jugea Manon.

-Je vends tout ce que tu veux. J'ai surtout du Marocain, qui arrive directement du pays. Parfois de l'Afghan, mais c'est devenu beaucoup plus rare. Et ce qui est rare est cher, comme tu sais. Je peux aussi avoir de l'ecstasy et du speed. Pour le reste, je n'y touche pas. Mais j'ai des adresses pour les amateurs. En fait, ils les connaissent déjà.

Manon manifesta un certain intérêt. Sans être une consommatrice régulière de ces produits encore illicites, elle en usait parfois dans des circonstances un peu particulières. Jamais seule. Mais elle aimait bien partager un joint avec un garçon ou une fille, avant ou après.

Dans le premier cas il lui semblait que la fumette favorisait la levée des inhibitions, stimulait l'imagination, encourageait initiatives et innovations. Une mise en train, en quelque sorte.

Dans le second elle augmentait encore le sentiment d'apaisement, elle renforçait l'impression de détente physique et mentale, elle prolongeait le plaisir. Grâce à elle on avait joyeusement conscience d'avoir joué un bon tour, on ne savait pas à qui. À la mort, peut-être, prétendait un de ses amis.

C'était un plaisir qu'elle s'était accordé seulement après la disparition de sa sœur jumelle. Passé le temps du désarroi et des pleurs, elle avait décidé de ne pas céder à la dépression. Désormais elle ne laisserait passer aucune occasion d'enrichir son existence, elle saisirait toutes les chances qui lui seraient données de goûter un plaisir nouveau, d'éprouver une sensation inédite. Elle rejetterait tous les préjugés, toutes les contraintes d'une morale trop rigide. Elle vivrait sa vie

comme elle l'entendrait. Elle ne devait de comptes à personne.

Le garçon lui proposa d'essayer sur le champ un produit bio qu'un de ses cousins cultivait dans un village du Rif.

Manon déclina l'offre. Elle n'avait pas envie de faire comme tout le monde. Et le moment lui paraissait mal choisi.

Elle essayait d'en savoir un peu plus long sur les amis et les fréquentations d'Odile lorsqu'une magnifique rousse, à la chevelure opulente, franchit le seuil. Après un salut général, elle se dirigea vers la table de Manon, se pencha pour embrasser le garçon et, après un instant d'hésitation, embrassa aussi Manon qui se préparait à lui tendre la main.

-Je me présente, Julie

-Manon.

Le garçon intervint :

-Au fait je ne t'ai pas dit mon nom. On m'appelle Jaja, mais mon vrai prénom est Jawed. Je viens du Maroc.

-Moi j'arrive d'Ecosse. Je suis lectrice dans le département d'anglais.

Julie parlait un français parfait avec une pointe d'accent britannique qui la rendait encore plus craquante. Elle regardait Manon avec insistance.

-Il me semble te connaître, t'avoir déjà vue. Sur une photo, peut-être.

Manon, pour des raisons professionnelles évitait soigneusement de se laisser photographier. Mais avec les appareils numériques, et les téléphones, on pouvait très bien l'avoir filmée sans qu'elle s'en aperçoive. Il faudrait que Julie fasse un effort de mémoire.

Manon demanda à Julie si elle voulait boire quelque chose.

-Je prendrais bien un petit whisky.

Jaja intervint.

-Il vaut mieux que j'aille le chercher moi-même. Tu n'es pas connue ici. On refusera peut-être de te servir.

Manon glissa dans la main de Jaja un billet de dix euros. Le jeune homme protesta pour la forme :

-Ce serait à moi de vous inviter. La prochaine fois. Mais pour ce prix on peut en avoir trois. Whisky pour tout le monde ?

Manon hocha la tête en signe d'acquiescement.

En attendant le retour de Jaja les deux filles s'observaient en souriant. Julie semblait trouver Manon fort à son goût. Elle se demandait à quelle actrice de cinéma elle la faisait penser. Manon était fascinée par l'opulente chevelure rousse de l'Écossaise, par son teint diaphane, par ses yeux bleus, un peu cernés. Même ses taches de rousseur, plus nombreuses sur le front, le nez et les pommettes, ajoutaient à son charme.

Le garçon revint, portant les trois verres en équilibre sur un plateau.

-Ils n'ont plus de glace. Le frigo est en panne. Mais j'ai dit aux filles que c'était sans importance.

Tandis qu'ils dégustaient, à petites gorgées, leur whisky tiède, Jaja vint au secours de Manon en demandant à Julie si elle avait des nouvelles d'Odile Canon.

-Il y a bien une quinzaine de jours que je ne l'ai pas vue. Elle est peut-être partie en voyage. Son copain, Jean, suit toujours les cours de maîtrise. Mais je me demande s'ils sont toujours ensemble. Je l'ai vue deux ou trois fois avec Ali. Elle n'arrêtait pas de l'embrasser sur la bouche.

-Qui est cet Ali ? demanda Manon.

Jaja parut un peu embarrassé.

-C'est un camarade de classe. On s'est connus au Lycée français de Casablanca. Après le bac, on s'est retrouvés ici, lui en socio, moi en géo. Mais je crois qu'il est toujours en première année. Il n'a pas beaucoup de temps pour ses études. Il est souvent au Maroc. Sa famille le réclame.

Julie se mit à rire :

-Tu peux dire la vérité à notre amie. Tout le monde sait pourquoi il va si souvent chez lui. Et tu es mieux renseigné que personne.

Et se penchant vers Manon elle lui chuchota :

-Il va s'approvisionner en shit. Il a ses fournisseurs, des paysans du Rif. Je ne sais pas comment il l'achemine ici, mais Jaja peut te dire que la pénurie n'est pas pour demain.



Jaja s'était un peu écarté de la table et, par son silence soudain, manifestait sa réprobation. Ces confidences n'étaient pas à son goût. Il décida de changer de sujet et demanda brusquement à Julie :

-Comment va ton informaticien ? Et Dubois, qu'est-ce qu'il en pense ?

Julie rosit un peu et le regarda d'un air furieux :

-Qu'est-ce que tu racontes ? Tu n'es pas de la police. Je mène ma vie comme je veux. Je n'ai de compte à rendre à personne. Surtout pas à toi. Ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas.

Après avoir regardé sa montre, elle enchaîna,

-D'ailleurs il faut que je vous quitte. J'ai un cours de conversation avec des étudiants de deuxième année. Je n'ai rien préparé. Je ne sais même pas de quoi nous allons parler.

-Parle-leur de la pop anglaise, des Beatles, des Rolling Stones, suggéra Jaja. Je suis sûr qu'ils auront des choses à dire. Ils n'hésiteront pas à participer.

-Merci du conseil. Je me sauve.

Julie se leva, se pencha vers Manon pour l'embrasser et se contenta d'un petit signe à l'intention de Jaja. Elle semblait très mécontente.

Manon se tourna vers Jaja :

-Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'informaticien ? Tu as réussi à la mettre en colère.

Jaja parut un peu embarrassé.

-Tout le monde est au courant. Je ne sais pas pourquoi elle a piqué une crise. Depuis qu'elle est arrivée, Julie fait des ravages. On l'a vue d'abord avec un prof d'histoire de l'art, Dubois, je ne sais pas si tu le connais, ensuite avec un philosophe, Prémontré, un catholique intégriste, père de douze enfants. Je ne suis pas sûr qu'elle les ait vraiment quittés mais maintenant elle semble avoir entamé une relation passionnée avec un prof d'informatique qui enseigne au département de linguistique, un Belge, Baudouin, comme le roi. C'est vrai qu'elle a quelque chose de très attirant. Tu l'as vue quand elle était en colère ? Ses yeux lançaient des éclairs. Elle fronçait son petit nez, ses lèvres s'entrouvraient. Et elle ne m'a pas même embrassé.

Manon se mit à rire :

-Tu l'as bien cherché. Tant pis pour toi. Mais pour en revenir à Ali, il pourrait peut-être m'aider à retrouver Odile, puisqu'il la connaissait bien. Sais-tu comment le rencontrer ?

Jaja hésita.

-Il n'aime pas beaucoup recevoir des visites, même s'il est certain que tu lui plairais beaucoup. Et puis je ne suis pas sûr qu'il soit ici en ce moment. Si tu veux, je peux essayer de l'appeler.

-Essaye toujours.

Jaja se leva et sortit de la cafétéria. Il revint au bout d'un moment.

-C'est bien ce que je pensais. Il est toujours au Maroc. Mais il me fera signe pour te fixer un rendez-vous quand il reviendra.

Manon remercia Jaja.

-Je vais te donner le numéro de mon portable pour que tu puisses me prévenir quand je pourrai rencontrer Ali, ou, du moins, lui parler.

Jaja enregistra le numéro sur un magnifique portable, un iPhone d'Apple, dernier modèle. Apparemment son petit commerce était assez prospère. En se levant pour partir il demanda à Manon :

-Que fais-tu maintenant ? De mon côté il faudrait peut-être que j'aie fait un tour au département de géographie. Il y a longtemps qu'ils ne m'ont pas aperçu.

-Tu vas suivre un cours ?

-Ça m'étonnerait. Non, j'ai des copains à voir, et une ou deux commandes à livrer. Le boulot, quoi. Et toi ?

-J'ai des courses à faire en ville, mais je reviendrai sûrement demain. Vois si tu peux apprendre du nouveau à propos d'Odile. À bientôt.

Manon se leva, se pencha pour embrasser Jaja et sortit de la cafétéria, suivie du regard par quelques étudiants qui venaient d'arriver et en étaient encore à leurs premières bouffées.

*A suivre ...*